



RÉFUGIÉS CUBAINS EN ROUTE POUR LA FLORIDE
Les nouveaux « boat people »

Cuba : la grande évasion

Malgré les interdits américains, la tragédie des *boat people* à Cuba n'est pas sans rappeler celle de l'Indochine. Elle entache en tout cas à jamais l'image du castrisme.

De notre envoyé spécial à Cuba
On sanglote fort lorsqu'on quitte Cuba. La quarantaine un peu fanée, paupières rouges et grasses, Maria Luisa pleure, pleure à chaudes larmes. Là, au bord du quai du petit port de Mariel, à quarante kilomètres à l'ouest de La Havane, entre bois bleus des Caraïbes et soleil blanc de midi, l'« Adelante » — enfin — va partir...

« Son » bateau. Un de ces gros chalutiers ventripotents sentant fort la crevette, venu pour la troisième fois de Floride chercher son lot de réfugiés cubains. Pas scrupuleux pour un sou, ils sont même aujourd'hui 237 à s'entasser sur le pont. 12 h 20. Un soldat cubain va et vient autour des anneaux d'amar-

rage. Amarres larguées. L'« Adelante », lentement, pivote sur l'arrière. En instance de départ eux aussi, le « Daisy », le « Blanche II », les « Deux-Frères » saluent de toutes leurs sirènes. C'est fini. Le bâtiment aux allures de bateau ivre passe maintenant les premières bouées du chenal. Cap au nord. Ce soir dans la nuit noire, après douze heures de mer, c'est environ 2 000 réfugiés de plus qui débarqueront au sud de Miami...

Hier 5 000, aujourd'hui 40 000, demain — qui sait — 100 000 : ce n'est plus une vague, c'est désormais un raz de marée. En dépit des avertissements de Jimmy Carter interdisant désormais toute navette maritime entre l'île et la Floride, plus de 16 000 *boat people*

ont encore quitté Cuba la semaine dernière. On n'avait même jamais vu cela sur la mer des Caraïbes. Des chalutiers en fin de carrière, des *cabin-cruisers* de luxe plus spécialisés dans la pêche à l'espadon que dans le transport des passagers, des hors-bords minuscules voguant en flottille tout au long des 110 milles nautiques du détroit de Floride, pleins à ras bord et vomissant ensuite leur cargaison humaine sur les côtes américaines : quel océan aujourd'hui abrite un tel carrousel nautique ?

Et ce n'est peut-être pas fini. L'ouverture totale des frontières de Cuba à quiconque demanderait un passeport démontrerait plutôt que les autorités cubaines ne sont pas le moins du monde effrayées d'une confrontation — par *boat people* interposé — avec les Etats-Unis. Qu'a d'ailleurs fait Fidel jusqu'à présent ? Il a dédaigné superbement toutes les offres américaines d'un pont aérien programmé, ordonné, pour évacuer les 3 500 réfugiés de l'ambassade du Pérou que les Etats-Unis s'étaient engagés à prendre ; et encourage la communauté cubaine de Miami à se charger elle-même de cette gigantesque évacuation par la mer. Résultat : non seulement les membres



DÉFILÉ POUR LE 20^e ANNIVERSAIRE
DE LA RÉVOLUTION EN JANVIER 1979

de la communauté ont marché, mais ils ont couru. 1 000, 5 000, 20 000 dollars, on ne compte plus les sommes astronomiques qui se sont échangées de la main à la main dans les *marinas* de Floride pour armer, affréter, équiper les embarcations de la « flottille de la liberté ». Et quant aux autorités américaines, qui avaient dit tout d'abord qu'elles considéreraient ces Cubains-là comme autant d'immigrants illégaux, inutile de gloser sur leur embarras. Devant le fait accompli, elles ont bien dû accueillir tous ceux que Castro considère « en désaccord idéologique avec la révolution ». Ce « coup » restera-t-il pour autant inscrit en lettres d'or dans ses annales ? Le drame, le vrai drame de ces nouveaux *boat people*, c'est qu'ils l'aiment toujours à la folie, leur île, leur terre...

Cuba sí, Cuba no : comment expliquer autrement d'ailleurs que l'étranger de passage ait autant de difficultés à trancher ? Vous n'avez pas arpenté depuis trois jours les ruelles étroites de la vieille Havane que déjà monte en vous une certaine perplexité. En Europe, finalement, les choses paraissent plus simples : Cuba, « la révolution essoufflée » ; Cuba, « goulag tropical ». On sait que le castrisme, ces dernières années, n'a pas manqué de faire l'objet de réévaluations cruelles. Mais là, sur place, comment dire ? Un je-ne-sais-quoi flotte sur cette île — lié sans doute au souvenir quasi mythique, à ce culte des *barbudos* entretenu longtemps par des générations d'étudiants — qui rend malaisé tout jugement préemptoire.

Ici et là, oui, des slogans : de gigantesques effigies de style naïf, les unes célébrant le cent dixième anniversaire de la naissance de Lénine, les autres cultivant la légende d'un « Che » au visage de Christ. Mais, sur fond de



LA FABRIQUE DE CIGARES PARTAGAS
Un parasite depuis l'an dernier

cocotiers, de brise marine mêlant l'odeur du sel à celle des bougainvillées, ces adjuvants révolutionnaires font étrangement démodé !

« *Companero, un Daiquiri ?* » vous saluera le barman de la *Redagrita del Medio*, ancien bar de marins où les ardoises d'Ernest Hemingway faisaient rire jusqu'aux enfants. « *Companero, buenas noches* », vous surprenez-vous à répondre à la liftière du vieil hôtel Nacional, chargée du fond de son ascenseur de préserver la moralité d'un établissement fréquenté jadis par Lucky Luciano, alors roi des salles de jeu, des night-clubs et des lupanars. Mais rien de très grave : les prévenances révolutionnaires peuvent être aussi polittesses.

Sorti de La Havane, même impression sereine. Ces lotissements, ces HLM qui poussent comme des champignons au-delà de Cogimar, petit port de pêcheurs où « Hem » mit en scène « Le vieil homme et la mer », Le Corbusier lui-même aurait pu en tirer les plans. Bleus, verts, rouges, ils sont infiniment plus accueillants que leurs homologues grisailleux de Sarcelles. Bien sûr, ils sont, dit-on, accordés en priorité aux bons permanents du parti. Mais ces gamins, ces fillettes en chemisettes blanches impeccables s'ébattant sur le gazon d'une école n'ont pas tous pour père l'un des 220 000 militants inscrits du Parti communiste cubain. Le rire facile, ils n'ont même rien des *muchachos* de Bogota, de Lima, pour qui mendier s'apprend avant l'adolescence. L'éducation, la santé : deux domaines où la révolution cubaine peut s'autodécerner tous les satisfecit. A Cuba aujourd'hui, 146 000 étudiants (sur une population globale de 10,5 millions) potassent



FIDEL CASTRO
« La révolution, c'est difficile »

dans les universités. Et, avec un médecin pour 1 100 habitants, il est juste de dire que l'île peut en remontrer au tiers monde. Mais voilà ! Sur les plages chaudes de Colombie, il n'y a pas des dizaines et des dizaines de milliers de candidats au départ...

L'explication ? Une vie économique quotidienne insupportable, a-t-on souvent écrit. Oui, peut-être ; enfin, ce n'est pas seulement cela. Cubain, vous ne pouvez officiellement vous nourrir que grâce à la *libreta*. Ce petit carnet marron vous donne droit royalement, depuis 1962, à 120 grammes de café par mois et par personne, deux savons de toilette, quatre livres de sucre, etc. Rationnement si strict, si dur, qu'une famille tient en moyenne le coup dix-huit jours. Après, pour boucler le mois, place à la débrouille, à ce marché noir en pleine santé où tout coûte dix fois le prix (le fin du fin : le jean à 1 000 francs).

Mais si tous les soucis pouvaient s'arrêter là ! A Cuba, partout, il faut faire la *cola*, la queue. Cette petite merveilles de rassemblement collectif, quasi spontané, au sein duquel chacun attend des heures durant son *guagua* (autobus très hypothétique), sa paire de chaussures annuelle modèle C 14 à la *tienda* (boutique) du quartier, sa double

vanille-fraise chez le glacier. Et pas question de houspiller le camarade serveur. La bureaucratie cubaine secrète à tous ses niveaux un je-m'en-foutisme tel qu'aucune plainte ne saurait l'ébranler.

Mais une fois tout cela dénoncé, une fois acceptés en partie les arguments officiels, selon lesquels ces difficultés « ponctuelles » sont dues au blocus commercial américain ou aux parasites qui ont détruit cette année plus du tiers des plantations de tabac, a-t-on pour autant l'explication globale de ces dissidences innombrables au sein de la société cubaine ?

Non. Passe encore à Cuba que les estomacs se serrent ; mais si, par-dessus tout cela, ne fleurit plus la liberté... Appelons-le Luis, par simple précaution. A 48 ans, connu de tous ses voisins dans cette petite ruelle ombragée de Miramar, l'un des quartiers in de La Havane, il ne veut pas, il ne peut pas quitter Cuba. L'ainé de ses quatre enfants termine sa médecine. « Et si

vitae, si l'attitude morale et politique est bonne. Et ainsi de suite, à l'atelier, dans les plantations, à l'université, à l'usine. En un mot, pas de demi-teintes à Cuba : les carrières de passage de la bonne conscience révolutionnaire sont quasi quotidiens. On est pour le régime, sinon on est contre. Et Fidel qui, il y a six mois encore, déclarait le socialisme cubain généreux, volontaire !

Généreux, ce régime qui depuis deux mois épure, purge, vide ses universités de la « mauvaise graine », sous couvert d'une campagne dite d'« approfondissement idéologique » ? Généreux, ce régime qui, l'autre jour encore, exigeait de tous les candidats au départ leurs bijoux, leur or, après de longues et pénibles fouilles, ne laissant à des gens en larmes que leur seule alliance ? Allons donc ! Porteur longtemps de bien des espoirs d'une gauche rêveuse, le castroisme a, semble-t-il, gâché bien des espoirs. Fidel « le génie », Fidel par-ci, Fidel par-là. Les dévots du régime sont à Cuba, c'est vrai, largement en majori-

mer qu'il n'a jamais fusillé, éliminé physiquement personne, il n'empêche ! Il y a parfois dans ces incarcérations interminables (celle d'Umberto Matos, héros de la sierra Maestra, ancien compagnon de Castro, a duré par exemple vingt ans) comme autant de morts lentes.

Que s'est-il passé pour que cette révolution, au fil des ans, perde à ce point son âme ? Allez donc savoir. Mais, lorsque dans la vieille Havane on arpente les corridors froids d'un palais néo-baroque transformé en musée de la Révolution, on se dit seulement qu'elle a dû être jolie, cette révolution-là... 1955, 1956, 1957, 1958, 1959 : les « belles » années sont là, recensées au travers de photos noires, superbes, retraçant les itinéraires victorieux de Fi-



CUBAINS DEVANT UN MAGASIN D'ALIMENTATION

La queue pour tout, la sierra ou sa paire de chaussures antillaise

l'on apprenait que moi, le père, je rêve à la Floride, le gosse pourrait dire adieu à l'université.

Si l'on apprenait... A Cuba, tout commence là. La rue, la rumeur, la vox populi font de vous un bon ou un mauvais révolutionnaire. A peu près dans chaque ruelle, obligatoirement dans chaque cuadra (bloc d'immeubles), règne en maître le CDR (comité de défense de la Révolution) : l'œil, la bonne conscience du parti, noyau d'une organisation mise sur pied par Castro dès 1961 pour dépister « l'imperialisme yankee ». Le CDR voit tout, entend tout, régit tout. Sans lui, sans l'imprimatur des petits chefs qui l'animent, impossible de décrocher un travail. Ce sont eux qui jugent du bien-fondé de la « sollicitation de préemploi » qui leur est adressée avant qu'ils la transmettent à un éventuel employeur. Ce sont eux qui décident, au vu d'un curriculum

rité. Faisant en quelque sorte découler leur appui au système de l'admiration sans bornes qu'ils vouent depuis vingt et un ans au *lider maximo*. Mais quel est le corollaire de cette incondicionalité fervente ? Une intransigence, une haine immense à l'égard de tous ceux — « antisociaux, homosexuels et autres porteurs de jeans » (mais oui, à en croire certains panonceaux, le dévotionnisme commence là) — qui ne sont pas dans la fameuse « norme ».

38 ans, ancien prisonnier politique lui-même, Nelson le dit sans passion : « Fidel, la révolution, on y a tous cru... Elle devait être en effet aussi verte qu'une olive, regardez-la aujourd'hui... Elle est plutôt comme une pastèque ; verte à l'extérieur, rouge à l'intérieur. » C'est tout. Selon les meilleures sources diplomatiques, il y a en effet au bas mot 9 000 prisonniers politiques dans les prisons, à Cuba. Le régime a beau cla-



LORS D'UNE MANIFESTATION DE SOUTIEN A CASTRO LE 15 AVRIL

del et du Che : faisant raviver les folles journées de leur entrée à La Havane. Images d'un passé si fort que Cuba, on le sait, a parfaitement réussi, par ses militaires ou ses coopérants civils interposés, à les vendre au tiers monde.

Le stratagème durera ce qu'il durera. Sous couvert « d'internationalisme », les équipes cubaines, qu'elles soient militaires ou non (les premières au demeurant si discrètes : peu de chiffres, peu d'échos à Cuba quant aux retombées « intérieures » de l'engagement militaire cubain en Afrique), sont aussi un moyen de récupérer des devises pour un régime exsangue (n'est-ce pas la Libye, l'Irak, l'Algérie qui paient en moyenne un médecin coopérant cubain entre 2 000 et 3 000 dollars par mois ?).

Pour le reste, le mythe de la sierra Maestra et le souffle de la révolution, il faut désormais laisser cela aux thuriféraires du régime. Lorsque, sur une petite île de dix millions d'habitants, plus d'un million d'entre eux, en vingt ans, décident de prendre volontairement le chemin de l'exil, c'est qu'il y a quelque part quelque chose de cassé. Ou bien que, comme le confiait en 1969 — déjà — Fidel lui-même à l'agronome français René Dumont : « La révolution, tu sais René, c'est difficile, difficile... »